

L'hyperbole du doute

Jean-François Bacot

Numéro 41, automne 1989

Le rituel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bacot, J.-F. (1989). L'hyperbole du doute. *Moebius*, (41), 63–72.

L'HYPERBOLE DU DOUTE

Jean-François Bacot

«Le caractère de l'existence n'est pas d'être vraie, mais d'être fausse...»

F.G. Nietzsche

De Thomas, on dira qu'il est étudiant.

Il est étendu sur un lit que des livres assiègent; on pourrait ajouter qu'il s'est enivré.

De vilaines langues suggéraient qu'en entrant en philosophie, il ne cherchait qu'à se protéger des rigueurs de ce monde. Par Réel, elles entendaient leur sinistre expérience de la vie.

Thomas se «trouve» chez son grand-père.

Miraculé de trop de guerres, ce dernier déclare, à chaque aurore, avoir cédé son âme au Diable.

Dans cet atlas estival, la paix de l'aïeul, la répétition sacrée de ses rites dessinent, pour Thomas, un havre. C'est dans ce refuge que les conditions d'un travail serein lui semblent réunies.

L'examen fatidique a été fixé aux premiers jours de septembre.

Les paupières conservent la pesanteur blanche de la nuit, les lèvres l'amertume du tabac. Époque fumeuse où l'évanescence d'une gauloise ou d'une celtique affichait, ouvrait, alimentait... toute réflexion.

Dans un ciné-club, la veille, on avait projeté *Blow-up*. Par une brève présentation l'animateur de la soirée avait égrené les significations possibles du titre: dispute, explosion, agrandissement, révélation.

Il avait rapporté un commentaire d'Antonioni affirmant: «Je mets la réalité en question». N'était-ce pas le projet de toute création?

On rappela la condamnation sans appel de *l'Osservatore Romano*. Les censeurs mûtrés avaient déploré «le réalisme cru et l'insistance sur certaines séquences de *sensualité accentuée*.»

Le générique n'était pas terminé que l'on commençait déjà à ferrailer passionnément. La mémoire de Thomas n'avait filtré que quelques bribes de cette joute. Il avait été question d'une immatérialité, d'une indétermination des sens...!

On avait, comme beaucoup d'autres, trop glosé sur la scène finale: une troupe de jeunes gens maquillés se mettent à jouer une partie de tennis sans balle ni raquette. La balle imaginaire franchit les limites du court, on demande au photographe de renvoyer cet invisible objet. L'écho persistant de cette fiction scande les ultimes images.

Pour certains la métaphore était lourde, pour d'autres elle constituait la morale qu'imposait le genre de la fable. Sur la scène de cette palabre l'ombre tutélaire d'un maître-penseur constituait un effort obligatoire. On cita Voltaire qui envisageait les modifications de notre perception du monde qu'entraînerait la possession d'un sens supplémentaire. On parla du cinéma en relief, de Bioy Casares et de *L'invention de Morel*. On convoqua G. Berkeley... mais ce fut le diagnostic de R. Barthes qui conclut la discussion: Il s'agissait «d'une crise du sens au cœur de l'identité des événements!»

Thomas s'était progressivement éloigné du champ roullant de ces formules. On ne s'offusquait pas outre mesure de cette vacance, Thomas avait acquis la ferme réputation d'être dans la lune. Ce n'était pas le dernier de ses charmes, un peu comme la myopie peut conférer au regard le plus creux, une pointe de séduction.

Il restait ainsi figé dans une fascination peut-être plus prosaïque mais certainement plus pleine et entière. Le sujet de son ravissement n'était autre que Vanessa

Redgrave. Dans une commune perversité, il se sentait à l'unisson des jugements vaticaux. Le tantrisme l'avait toujours tourmenté!

Antonioni ne s'y était pas trompé:

— je serais très heureux que beaucoup de critiques plus importants réfléchissent à mon œuvre comme l'a fait celui de l'*Osservatore Romano*.

Sensibilité et expérience étaient indéniablement à la source d'une telle trouvaille: sensualité accentuée...!

L'épreuve de septembre portera sur la raison cartésienne. La lecture de *la Dioptrique* était obligatoire. L'étude commençait ainsi: «toute la conduite de notre vie dépend de nos sens entre lesquels celui de la vue étant le plus universel et le plus noble, il n'y a point de doute que les inventions qui servent à augmenter sa puissance ne soient des plus utiles qui puissent être.»

Lisant cette phrase, Thomas imaginait Spinoza absorbé par le polissage de l'une de ses chères lentilles. Il y avait dans l'existence de ce philosophe-artisan une métaphore sui generis. La réflexion de l'étudiant divergeait; alors invariablement un écran s'abattait, lui interdisant de prolonger sa lecture. Les effluves de la soirée et le grain soyeux de la peau de Vanessa Redgrave semblaient se conjuguer pour l'extraire de cette méditation.

À gauche du lit, sur une table de nuit, se trouvait un poste de T.S.F. comme l'appelait encore son grand-père. Thomas libéra la voix de Serge Gainsbourg annonçant la bonne nouvelle: *69 année érotique*. Thomas en conclut qu'il gaspillait son temps. Paradoxalement ce ne fut pas le jeu de Jane Birkin qui le remit sur les traces de *Blow-up* mais *Les Ménines* de Vélasquez, ou plutôt l'analyse lumineuse qu'en avait donnée *les Mots et les choses*. En effet:

— Au bout du film de cette photo d'un réel suspect, la présence au monde du spectateur était ouverte.

— et au fond de la toile, M. Foucault voyait une représentation de la représentation. «Mais là... un vide essentiel est impérieusement indiqué: la disparition nécessaire de ce qui la fonde...»

le sujet avait ainsi le même point de fuite, Thomas fut heureux du rapprochement... mais, encore et toujours, les épaules de Vanessa Redgrave l'emportèrent. Il était totalement mobilisé par son étreignante séduction.



Le cours de cette tendre dérive fut taillé dans le vif par quelques battements timides contre la porte de la chambre.

La pudeur du magicien – c'était ainsi que Thomas avait surnommé son grand-père – se traduisait par un respect absolu de l'intimité d'autrui.

Thomas pensa que le temps cérémoniel de la conversation quotidienne était venu. C'était à chaque reprise un jeu de découvrir par lequel des trois thèmes de son ego-histoire, le doyen allait ouvrir son discours.

L'écoute du propos nécessitait une initiation ainsi qu'une attention dignes des plus abscons séminaires lacaniens. La segmentation minutieuse de cette coulée bougonnante entrelardée de gloussements. Une convention tacite voulait qu'il faille produire quelques signes d'acquiescement pour que le débit reprenne son flot.

Mises à part de rares exceptions qui resteront inexplicables, on suivait un ordre traditionnellement chronologique. Le récit commençait en 1894 par l'assassinat du président français Sadi Carnot. Les mobiles de l'anarchiste Jérónimo Caserio étaient évidemment «les lois scélérates» promulguées par Casimir Perier.

– Comme de coutume, ajoutait l'orateur, c'est nous les rituels qui, subissant une xénophobie exacerbée, avons réglé la facture.

En toute logique meurtrière, on entamait le chapitre du régicide d'Umberto 1^{er} par l'anarchiste Bresci. Ouvrant le siècle dans la Péninsule, cet homicide avait installé Vittorio Emanuele terzo sur le trône. Les 155 centimètres de sa majesté royale, sous l'éclairage d'un psychanalisme consommé, donnaient la mesure de la politique italienne en cette première moitié de siècle.

Pour clore cette obscure galerie, nous pénétrions le dédale de la démence de Paul Deschanel. Éphémère président de la République de cette année vingt, les frasques tragiques de la première figure de l'État s'étaient évanouies. D'insolites crises nocturnes guidaient ces faux pas. On le découvrit barbotant dans une pièce d'eau attenante au parc du Château de Rambouillet. Une garde-barrière retrouva le somnambule, égaré le long du ballast d'une voie ferrée. Pour corser l'anecdote, on rapportait que seule la propreté de ses pieds avait permis d'identifier

un Président en pyjama, tombé d'un train en pleine marche! Pour le grand-père cet épisode était une marque supplémentaire du bon sens féminin:

– Inutile d'examiner les mains des hommes politiques!

Cet acharnement à faire de l'Histoire à partir de points minuscules mais tragiques relevait-elle du ressentiment? Ou était-ce sa façon à lui de rappeler que l'Histoire était humaine, et donc foncièrement absurde? Quoiqu'il en fût cette interruption avait un autre motif, il s'agissait d'informer Thomas de la retransmission télévisée de la mission Apollo 11.

À l'instant de l'alunissage de Eagle l'unique paramètre incontrôlable semblait être le rythme cardiaque d'Armstrong. Son pouls avait grimpé jusqu'à 156 pulsations minute, trois quarts d'heure plus tard le sang avait repris son tempo avec 90 pulsations.

Pour immortaliser l'événement, Antonioni avait été pressenti.

– Le Président m'avait invité huit jours à la Maison Blanche. Je devais passer les tests physiques... Et puis John Kennedy a été assassiné... quant à l'organisateur de toute cette histoire il s'est suicidé!

Le module lunaire se trouvait au milieu de la mer de la tranquillité entre la mer de la sérénité et celle du nectar, à quelques encablures de la mer des humeurs.

Incapable d'en faire la géographie de notre vieille boule, nous avons projeté notre *carte du tendre* dans l'espace.

– C'est beau, beau, beau – s'exclamait Armstrong – une magnifique désolation...!

Il y avait de la transgression dans cette expédition. Deux hommes allaient fouler aux pieds cette vieille dame grise qui, aussi loin que nous pouvions remonter, avait été notre sablier.(1) Projecteur capricieux de nos rêveries, ses cycles se jouaient de nos humeurs comme des marées.

Devant le spectacle prométhéen de sa technique et par-delà ses oripeaux, l'humanité s'offrait l'ivresse d'être une. Cette suffisance n'était toutefois pas dénuée de toute crainte. À l'horizon lunaire un clair de terre donnait de/à l'homme une image déplacée. Au creux des cratères s'accumulaient désormais les dernières cendres du *système*

de Ptolémée. Dans la réduction d'une proximité de près de quatre cent mille kilomètres, on présentait des risques.

— La lune a quelque chose de si intime... comme étrange, *Amica silentia lune*, dit une phrase de Virgile. Il est vrai, remarqua J.L. Borges, qu'il se réfère aux brèves périodes d'obscurité qui permettent aux Grecs de descendre du cheval de bois et d'envahir Troie. (2)

Dix-neuf minutes après Armstrong, Aldrin sortit du module pour initier un étrange menuet:

— Petits pas pour l'homme, bonds de géant pour l'humanité.

Le commentateur indiqua que les cosmonautes, chaussés de leurs bottes de sept lieues, étaient libérés des lourdes pesanteurs terrestres. Ils étaient soulagés des cinq sixièmes de leur poids mais les 80 kilos de leur scaphandre plaçaient leur centre de gravité à hauteur des épaules.

Dans cette cueillette de pierres lunaires, ce qui faisait oublier à Thomas Vanessa Redgrave c'était moins la découverte d'une nouvelle Amérique que cette extraordinaire légèreté qui ressemblait à s'y méprendre à une libération. L'humanité levait l'ancre pour s'engager dans la voie lactée d'un univers infini.

Dans l'exaltation Thomas embrassa son grand-père qui, cela n'était pas dans ses habitudes, esquissa un mouvement de recul.

— On les prend petits — dit le vieux — ils sont bien dressés! Tel était le commentaire chronique que lui inspiraient les manifestations sportives. Les Américains, pour les décors ils sont vraiment imbattables, mais pour l'histoire Jules Verne et George Méliès auraient fait beaucoup mieux.

— Grand-père — s'exclama Thomas — ce n'est plus de la fiction, ils y sont comme toi et moi sommes ici. Le magicien se masqua d'une moue renfrognée.

— Avaleurs avalés, vous les mêmes, de cette boîte vous gobez tout. Heureusement que les Tonkins n'ont pas devant les yeux ces écrans sinon ils s'arrêteraient pour écouter Nixon leur chanter: «Pendant que vous nous parlez de la mer de la tranquillité cela nous encourage à doubler nos efforts pour amener la paix et la tranquillité sur terre». Le stade ultime de la fiction consiste à nous dire: ceci n'est plus une fiction. Et vous... vous marchez comme un seul homme. En 1938 — tu n'étais pas encore né — Orson Welles sema un vent de panique avec son

adaptation de *la Guerre des mondes*. La radio avait annoncé l'arrivée des martiens... fragile jeunesse qui ne place son objectif que dans une caméra! Thomas se rappela qu'enfant son grand-père aimait à lui répéter le conte de l'empereur d'Andersen ou du Tsar de Tolstoï:

Un couturier confectionne pour le Tsar un costume invisible aux sots et seulement visible aux hommes de bien. Ainsi nul n'osait dire que la pleine lune de l'autorité était publique. Lorsqu'un gaffeur dit «le roi est nu» la vraie convention s'effondra dans le faux... honte, scandales et violences s'ensuivirent.

L'orage se calma, le vieillard était apaisé par sa tirade, il maugréa encore quelques mots puis s'assoupit.

Thomas, un rien narquois mais à court d'arguments, regagna sa chambre où il s'efforça de reprendre une lecture besogneuse.

«Si par hasard je regardais d'une fenêtre des hommes qui passent dans la rue, à la vue desquels je ne manque pas de dire que je vois des hommes... et cependant que vois-je de cette fenêtre, sinon des chapeaux et des manteaux qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts?»

Dieu-trompeur, automates se mouvant dans un décor de carton-pâte... sensualité accentuée disait le Pape, magnifique désolation disait Armstrong, lourdes pesanteurs terrestres disait le commentateur. Une vague irréfragable de suspicion submergeait Thomas.

Le magicien se serait sans doute tu s'il avait imaginé quelle boîte de Pandore il venait de faire éclater sous le crâne de son petit-fils.

Les sens de Thomas furent brusquement débranchés, coupés par un doute endémique. Au creux de ce manque le monde perdit sa substance, l'existence devint illusoire. Le soudard Descartes s'était-il intéressé au métier de la guerre pour connaître «le genre humain dans toutes ses catastrophes»? Avait-il bien participé en novembre 1620 à la *bataille de la Montagne blanche*? Avait-il jamais existé?

Si le fragile panthéon de nos personnages illustres ne reposait que sur la force de l'imagination, qu'en était-il de moi? pensait Thomas.

Il s'écoutait lire à haute voix ses pièces d'identité. Mais lorsque le bruit des mots semblait avoir comblé le vide du sens, les lettres s'épalaient sur une surface lisse aussi énigmatique que des arabesques maures.

Les horaires, les étalons de mesures... toutes nos conventions semblaient trouver leur unique raison d'être dans une tromperie universelle... une imposture!

Thomas contestant prix et pesées, entrait en conflit avec tous les commerçants. Le fait de demander l'heure à un inconnu lui semblait être l'idée la plus saugrenue que l'on puisse imaginer. Le coup de lune n'avait-il pas désorienté ces spécialistes du temps que sont les historiens? Tous les autres événements étaient datables parce qu'inscrits dans un territoire mais il en allait tout autrement pour le domaine extra-terrestre. Dans la même journée du 20 juillet un New Yorkais avait vu l'alunissage ainsi que les premiers pas d'Armstrong alors que pour un Parisien les deux événements s'étaient déroulés respectivement les 20 et 21 juillet? L'humanité devait-elle retenir l'heure G.M.T.?

Les billets de banque n'étaient plus que des morceaux de papier sales et chiffonnés, les sourires devinrent des grimaces, les visages une collection de masques. Une publicité omniprésente n'introduisait-elle pas l'artifice dans le moindre interstice de notre quotidien? La vie était vraiment inventée!

Ce travail de destruction souffrait une seule exception: parcourant la presse Thomas restait admiratif devant l'inspiration des journalistes qui – jour après jour – devaient inventer la matière que rumineraient les lecteurs. Les plus élégantes constructions intellectuelles ne se bâtissaient qu'à partir d'un leurre initial, fondateur. Ce que nous nommions connaissance se réduisait donc à ce manteau usé que soutenait un frêle échafaudage de concepts.

Les fragments d'un cours sur J. Searle lui revinrent en mémoire:

– même l'amoureux le plus authentique a toujours dans un coin de sa tête l'impression de faire une citation.

La farce était sans mise en scène ni scénario, tout acteur étant jusque dans la mort simultanément spectateur. Thomas, paralysé par la révélation de ce rôle, restait des heures, les yeux rivés sur un miroir. À intervalle

régulier, il se pinçait, se mordait ou se griffait. Il alla même jusqu'à se brûler.

L'exigence de ses révisions devint le meilleur prétexte pour maintenir ses relations sociales à leur niveau d'étiage. L'aspect dérisoire des conversations ordinaires lui était devenu parfaitement intolérable.

Il redoutait la nourriture qu'on lui fournissait. Puis son jeûne était soudainement brisé par un appétit dévorant. Il acheta un stéthoscope, ainsi pouvait-il écouter à volonté le flux de son sang, de sa tuyauterie disait-il. Son attention se fixait sur des détails «normalement» insignifiants. Le mouvement d'une fourmi pouvait l'occuper des heures durant, mais après tout – dans vingt ans – quelles seront les traces de cet alunissage?

L'inquiétante étrangeté qui – pour Thomas – nappait désormais toute chose, élidait son existence.

Son élocution devint plus mystérieusement pâteuse que celle de son grand-père.

Il acheta un appareil photographique et fit une provision pantagruélique de pellicules. Il s'infligea une discipline spartiate: toutes les heures, grâce à un déclencheur automatique, il tirerait un portrait de sa personne. Le secret de cette gloutonnerie ne se réduisait pas à un quelconque narcissisme, il se trouvait dans une phrase de Cortazar griffonnée au dos d'un billet de cinéma: – Une façon – entre mille – de combattre le néant, c'est de prendre des photos. (3)

Cette manie s'écroula par une nausée. Il venait d'imaginer le nombre vertigineux de clichés qui – à chaque seconde – était tiré à la surface du globe. Cet effort unanime d'arrêter le temps lui parut proprement insupportable. Rien n'échappait au papier glacé: immense mausolée d'instant muets et jaunis.

Il revint à *Blow-up*, à la signification du verbe tirer. Un même geste unissait le photographe au meurtrier. Avec un pistolet, un appareil photo ou un sexe, on tire toujours l'instant, pour ou contre, le néant.

Il perçut ce halo de deuil qui entoure plus ou moins nettement toute photographie.

Puis il replongea dans son atlas. Les calculs que suscitait une carte représentant l'ensemble des fuseaux horaires l'occupait presque autant qu'un jeu d'anagrammes à partir de son propre nom. Derrière ce patronyme il

n'y avait plus de chair mais un kaléidoscope de lettres dessinant à chaque fois un autre mot. De fait, il ne cherchait plus vraiment à s'arracher de cet état de dérégulation dans lequel il se regardait sombrer.

Ce *tædium vitæ* finit par inquiéter ses proches. Au loin Thomas entendait agnosie, aphasie... ces termes semblaient lui être jetés comme des pierres.

— Thomas, lui lança le magicien, tu étais déjà dans la lune, maintenant tu perds la terre.

La phrase relevait-elle du lapsus ou du jeu de mots? Les intentions du vieil homme demeuraient insondables, tout autant que cette bouillie de sons de laquelle émergeaient quelques insolites fulgurances.

À l'examen de septembre Thomas fut marqué absent.

Dans *l'Éclipse*, Antonioni fit se figer, pour une précieuse minute de silence, la bourse. Puis, dans une explosion, les transactions reprenaient leur cours normal.

N'est-ce pas uniquement dans l'interruption que la vie se sait.

De Thomas on dit qu'il est un expert en tableaux reconnu ou quelque chose de ressemblant. Dans le désert de certaines soirées, il est capable, ajoute-on, de disserter longuement sur la notion d'équilibre. Mais personne ne sait que, dans le silence de la pleine lune, Thomas entend parfois le rebondissement étouffé d'une balle de tennis. Il est alors au bord du trou qu'a laissé, en fuyant, le magicien.

Gaffeurs retenez votre soufre!

- (1) Il convient de souligner que dans les langues sémitiques le soleil est féminin et la lune masculine.
- (2) Jorge Luis Borges considérerait l'arrivée de l'homme sur la lune comme «l'exploit capital de notre siècle». cf. *«Ultimes dialogues avec Osvaldo Ferrari»*, éd. Zoë/éd. de l'aube.
- (3) *Blow up* est une adaptation très libre de la nouvelle de J. Cortazar «Les Fils de la Vierge» publiée dans un recueil intitulé *«Les armes secrètes»* Folio No. 448.